

## Entretien avec Sandrine Milopé Djengué, Romancière

Lambert Kabatantshi, Critique littéraire

« Tsibilis », votre roman, sortira bientôt aux Éditions « Le Chardon bleu ». Ce titre résonne familièrement. La capitale de la Géorgie s'appelle Tbilissi. Y-a-t-il un rapport entre les deux résonances ou un simple choix de l'auteur ?

Oui, « Tsibilis » sortira effectivement bientôt. Le roman sera lancé au Salon du Livre de Toronto lors d'une séance de dédicaces organisée par les Éditions du Chardon Bleu. Le choix du titre de ce livre me revient. Lorsque j'ai commencé à écrire « Tsibilis » et à imaginer à quoi ressemblerait le Royaume, je n'avais pas l'intention de conserver ce nom « Tsibilis ». Je savais que la capitale de Géorgie portait un nom phonétiquement très proche et je ne voulais pas créer de confusion.

Mais plus j'écrivais, plus l'envie de conserver ces sonorités si exotiques et si familières à la fois devenait forte. J'aime ce nom et la mélodie qu'il produit à mes oreilles quand je le prononce « Tsi-bi-lis ». Et finalement, cette appellation correspondait si bien à ce que je voulais produire qu'en plus de la garder. J'ai souhaité que le livre porte ce nom.

« Tsibilis » est-il votre première œuvre littéraire ? Pourquoi avoir choisi de commencer par le genre littéraire du roman, qui à mon avis est plus complexe et demande de la part de l'auteur une forte maturité psychologique pour configurer l'identité de ses personnages ?

Je pense que tous les auteurs ont un genre littéraire qu'ils affectionnent particulièrement, que ce soit la nouvelle, le roman en dix tomes ou l'essai. J'ai choisi d'écrire un roman relativement court (300 pages), car c'est la forme de littérature qui me correspond le plus pour deux raisons.

Tout d'abord, c'est le genre

de livre que je prends le plus de plaisir à lire. Il est suffisamment long pour permettre au lecteur de s'immerger totalement dans un univers imaginaire, et suffisamment court pour ne pas devoir lire deux mille pages avant de connaître le dénouement d'une intrigue. D'autre part, c'est la forme littéraire qui me permet d'exprimer pleinement ma créativité. Elle me permet de développer des univers et des personnages complexes, et de leur faire vivre mille péripéties.

Parlons de votre roman et plus précisément de vos personnages. Leur trait commun est la persévérance, jusqu'à la cruauté pour le Colonel Dan, jusqu'au sacrifice pour le Chaman. Tous vos personnages sont des « jusqu'au-boutistes invétérés ». Une leçon de morale, la trame logique de l'histoire ? Je crois que, parfois, nos choix sont conditionnés par les particularités de la situation dans laquelle on se trouve. C'est en tout cas vrai pour les personnages de ce roman. Les événements qu'ils vivent sont tellement forts et les enjeux tellement élevés qu'ils n'ont d'autre choix que de continuer à avancer. Leur philosophie, leurs idéaux, les empêchent en effet de se satisfaire d'une solution mitigée et de s'arrêter à mi-chemin. Ils sont bien trop intègres et trop entiers pour cela.

Votre livre est un exemple de pudeur. C'est à peine si le lecteur s'aperçoit des drames et rencontres amoureuses et passionnées qui couvent. Oui, couver est le mot, beaucoup de réserves et pourtant, l'action se maintient, dense et fascinante...

Dans de nombreuses histoires réelles et fictives, l'interdit, le non-dit ou l'impossible, intensifient les drames, renforcent les

conséquences d'un choix, amplifient le désir. Il est très important pour moi de laisser l'imagination du lecteur travailler au maximum. En ce sens, le livre est un simple support aux rêves du lecteur. L'auteur crée un fleuve sur lequel le lecteur navigue en quelque sorte. Si je dévoilais tout sans retenue et sans pudeur, quelle serait donc la place laissée à la beauté, à l'imagination du lecteur ?

Parlons de votre style. Il n'ébranle pas. Ce n'est pas un parterre de mots gonflés de sens et de poésie à chaque page. Ce n'est pas non plus cette effusion phraséologique où fourmillent des adjectifs, des synonymes, des expressions idiomatiques les plus alambiquées et autres métaphores à chaque ligne, à chaque page -ces fatigantes figures de style qu'adorent certains lecteurs- Il n'y a pas de redondance. Pourtant le mot est juste et la structure adroite. Le vocabulaire est riche et évocateur. Vous pensez que plus de mots vous écrivez, moins vous allez vous faire comprendre ? Vous aimez dire l'essentiel avec les mots qu'il faut ?

Mon propos est de raconter une histoire de la façon la plus efficace possible. « Tsibilis » est avant tout un roman d'aventures, un roman à suspense. Je veux que le lecteur soit happé par l'histoire, qu'il ne veuille pas lâcher le livre avant de l'avoir fini. J'aime cette métaphore qui compare l'écriture au tir à l'arc. D'un côté, vous avez les auteurs dont le propos est de décrire l'archer et, de l'autre, ceux qui se soucient de viser juste et de faire mouche. J'appartiens à la deuxième catégorie. Or il se trouve qu'en français, on prétend que les synonymes n'existent pas. Chaque mot désigne une chose bien particulière et une seule. Chaque mot a son propre poids, sa propre force. Je me



contente donc d'employer les mots justes pour atteindre ma cible.

Le côté fantasmagorique côtoie la fiction dans des voies parallèles. Une façon de céder au conte merveilleux d'Afrique sans pour autant oublier l'explosion spiritualiste et réaliste des moments actuels... ?

Le siècle que nous traversons nous expose à de nombreuses questions d'ordre éthique et spirituel auxquelles nous ne pouvons pas échapper, aussi bien en Afrique, qu'en Europe, en Amérique ou ailleurs. Ce livre, très actuel, est à la croisée entre bien des questions auxquelles nous sommes exposés présentement : la mondialisation, l'écologie, les bases des modes de développement actuel, les avancées scientifiques et le pouvoir qui en découle. Ces sujets nous concernent tous, mais nous touchent différemment en fonction de notre rapport à la spiritualité. « Tsibilis » est une sorte de passerelle entre le merveilleux des contes africains remplis

de spiritualité et la réalité scientifique terrestre actuelle.

Après avoir parlé du fond de votre livre et de sa forme, venons-en à l'auteur. Quel genre de romancière êtes-vous, Sandrine ? Pourquoi écrivez-vous ?

Je suis une auteure qui se veut résolument moderne dans le ton, la forme et le style employés. J'ai grandi dans un monde où tout va vite, où le zapping est omniprésent et où un écrivain doit nécessairement être vif et incisif pour garder l'attention des lecteurs éveillés. D'un autre côté, j'aime la littérature pour la place qu'elle laisse à l'imagination, et pour l'espace de réflexion propice qu'elle offre à des questions fondamentales liées à l'humanité, à ses choix et à son avenir. « Tsibilis » est la parfaite symbiose de ces deux aspects. J'ai écrit ce roman pour permettre aux gens de se distraire, de s'évader de leur quotidien puis

d'y revenir en l'abordant différemment peut-être.

Quels sont vos écrivains préférés et quel livre vous a beaucoup marquée ?

Il y a de nombreux auteurs que j'admire énormément, chacun pour une raison différente. Dans la littérature classique, j'apprécie particulièrement l'adresse avec laquelle Maupassant fait sortir des faits divers les plus banals des œuvres d'art. Pour l'aspect descriptif, la palme d'or revient à Balzac. Du point de vue de la musicalité des mots, Hermann Hesse, Gabriel Garcia Marquez et Antoine de Saint-Exupéry m'enchantent particulièrement. J'aime également la gravité de Camus. Pour ce qui est des auteurs contemporains, j'aime le style de Jack Kerouac et de Réjean Ducharme, mais mes histoires préférées ont été écrites par Stephen King, Bradbury et René Barjavel. Et si je devais ne choisir qu'un livre, je prendrais sans doute « La nuit des temps » de ce dernier auteur.

L.K